

Pôlefiction

ORG WEIL & PRÉJ UGES

JANE AUSTEN

Pôlefiction

Jane Austen

Orgueil
et préjugés

Traduction et notes
de Pierre Goubert

Préface de Marie-Aude Murail
et Constance Robert-Murail

GALLIMARD JEUNESSE

© Éditions Gallimard, 2007,
pour la traduction française et les notes
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2023, pour la préface

Portrait de l'autrice : © Bridgeman images

Couverture : Manon Bucciarelli

Préface de Marie-Aude Murail et Constance Robert-Murail

L'un des bonheurs de la fanatique austénienne est de relire *Orgueil et préjugés* après avoir vu *Orgueil et préjugés*, la série BBC (1998) avec Jennifer Ehle et Colin Firth. Elle croit alors entendre les voix moqueuses, troublées ou méprisantes des actrices et des acteurs tandis qu'elle relit les dialogues de Jane Austen, si parfaitement naturels et drôles que les scénaristes n'ont pas eu la peine de les modifier. Quelles délices que ces cancan malveillants des dames de l'entourage des deux amis, Bingley et Darcy, quand on sait comment triompheront celles qu'elles débinent, les sœurs Jane et Elizabeth Bennet ! Mais non, je ne spoile personne. Tout le monde sait qu'une romance finit bien, mais nos héroïnes, elles, ne le savent pas. Comme les épreuves sont agréables (pour nous), comme les humiliations sont réjouissantes, comme on aime ces piques, ces quiproquos, ces sous-entendus, et la ridicule demande en mariage de Mr. Collins et l'offensante déclaration d'amour de Darcy et la cinglante réplique d'Elizabeth ! Il y a des fanatiques austéniennes qui apprennent ce passage par cœur, qui l'impriment sur un t-shirt, le brodent sur un tote-bag, si, si.

Bon. On se calme. Vous ne faites peut-être pas encore partie du fan-club. Alors, de quoi est-il question dans ce roman au titre mystérieux, *Pride and Prejudice* en VO? D'une mère, Mrs. Bennet, qui a cinq filles à marier, et c'est assez urgent parce que, lorsque leur père mourra, elles se retrouveront à la rue. Pourquoi? Parce qu'elles sont des filles, justement. Eh oui, c'est choquant, mais dans l'Angleterre de Jane Austen (née en 1775 et morte en 1817), le contrat dit de *l'entail* peut empêcher les filles d'hériter de leurs parents. À la mort de Mr. Bennet, sa belle propriété de Longbourn sera transmise à leur cousin, Mr. Collins, héritier mâle le plus proche. Pour dédommager les filles Bennet, celui-ci pourrait leur faire la grâce d'en épouser une. Mais qui va se dévouer, alors que Jane Austen, dans son style aussi élégant qu'impitoyable, nous le décrit ainsi : « Mr. Collins était dépourvu d'intelligence, et ni l'éducation ni l'expérience ne l'avaient aidé à combler cette lacune de la nature. » ?

En 1796, date de la rédaction du roman, le but premier de la chasse au mari n'était pas de trouver l'amour, mais d'obtenir un statut social, des terres, des rentes, des connexions. Jane Austen le précise crûment : le mariage était « la seule situation convenable pour une femme d'éducation distinguée et de fortune modeste, car s'il ne donnait pas nécessairement le bonheur, il mettait du moins à l'abri des difficultés matérielles ». Dans un autre de ses romans, *Mansfield Park*, elle ajoute qu'une jeune fille avec une maigre dot

peut avoir «la chance de séduire» un homme fortuné. Que le prétendant visé soit lui-même séduisant, drôle ou encore gentil devrait normalement arriver assez bas dans la liste des priorités des cinq sœurs Bennet.

Mais qui sont-elles ? D'après leur père, «elles n'ont pas grand-chose pour les recommander les unes ni les autres, elles sont sottes et ignorantes comme toutes les jeunes filles». Faut-il le croire sur parole ?

Jane, l'aînée, est douce et discrète. Elle voit le meilleur en chaque personne, ce qui la rend parfois aveugle aux mesquineries et aux défauts des autres. Alors qu'elle dépérit d'un chagrin d'amour (ô, Mr. Bingley!), elle peine à ouvrir son cœur, même à sa cadette, dont elle est la confidente. Sa mère voit en elle son meilleur atout dans la chasse au mari. «Une beauté comme celle de Jane se voit rarement», la vante-t-elle en plein bal devant les deux amis, Bingley et Darcy, comme on exhiberait une marchandise.

Mary, la troisième, est une jeune fille très sérieuse, voire rabat-joie, qui aime rappeler à sa famille les principes moraux de la Bible. Elle sert de faire-valoir à ses sœurs plus jolies. En soirée, vous la trouverez à squatter le piano, infligeant aux invités de pénibles performances musicales. *Poor Mary.*

Katherine, dite Kitty, un peu geignarde, un peu falote, enrage de se faire distancer par la

petite dernière, qu'elle essaie pourtant d'imiter. Mais qu'a donc d'exceptionnel la cinquième des sœurs Bennet ?

Lydia, 15 ans, est la chouchoute de Mrs. Bennet, qui retrouve en elle sa jeunesse. Depuis qu'un régiment de la milice s'est installé en ville, Lydia s'amourache des officiers, et les flatteries des hommes achèvent de transformer «son assurance naturelle en un véritable aplomb». On se doute qu'avec un père démissionnaire et une mère absolument dépourvue de bon sens (la vertu cardinale selon Jane Austen), la benjamine des Bennet va entraîner toute la famille vers la catastrophe et le déshonneur.

J'ai gardé pour la bonne bouche Elizabeth, Lizzy, la deuxième, notre héroïne. Au cours d'un dîner particulièrement glacial au château de Rosings Park, son hôtesse, Lady Catherine de Bourgh, après l'avoir questionnée sur sa vie de jeune fille d'une façon aussi condescendante qu'indiscrette, se scandalise d'apprendre que les cinq sœurs ont fait toutes ensemble leur entrée dans le monde, c'est-à-dire qu'elles sortent le soir, dansent et flirtent, sans attendre que les aînées soient mariées ! Mais voilà que Lizzy défend le droit de chacune d'avoir sa «part légitime de plaisirs», et Lady de Bourgh constate avec dépit : «Vous donnez votre opinion avec bien de l'assurance pour une si jeune personne.» D'ailleurs, au cours de la même soirée, la jeune personne en question fait savoir au neveu de Lady Catherine, le ténébreux Mr. Darcy, que :

«Chaque essai d'intimidation ne fait qu'affermir mon courage.» Et toc. Mais à trop vouloir prouver l'indépendance de son esprit, Lizzy se trompe sur le compte de Darcy, elle en fait d'emblée un Londonien prétentieux avec dix mille livres de rente qui ne s'abaisse pas à inviter une jeune provinciale à danser. Et cette «offense» qu'il lui a faite au bal de Meryton la dispose à prêter l'oreille à la calomnie et à voir en Darcy un être entiché de sa grandeur et inaccessible à la pitié. «Il y a chez moi une obstination dont on ne peut facilement avoir raison», se vante-t-elle. Et de fait, elle s'entête quand elle a tort. C'est ainsi que les préjugés de l'une vont se heurter à l'orgueil de l'autre. Et réciproquement, car ces deux-là se ressemblent. «Je lui aurais volontiers pardonné son orgueil, dit-elle, s'il n'avait pas tant mortifié le mien.»

La fanatique austenienne, on va dire «moi» pour simplifier, se méfie des personnes qui prennent de haut l'œuvre subtile de Jane Austen, qui disent d'elle, au prétexte qu'elle donne la plus belle part aux sentiments, qu'elle n'écrit que des romances aux enjeux superficiels. Donc, au moment de prêter mon exemplaire d'*Orgueil et préjugés* ou de proposer le visionnage de sa dernière adaptation cinématographique, je ne m'adresse pas à n'importe qui... C'est ma fille de 12 ans, Constance, que j'ai emmenée voir le film de Joe Wright (2005) avec Keira Knightley dans le rôle de Miss Elizabeth Bennet. Maintenant que Constance a pris quelques années de plus, je lui ai demandé de se souvenir de cette

première rencontre et de me dire, de nous dire, ce qu'elle a retenu de l'héroïne.

«En premier lieu, m'a-t-elle répondu, Lizzy, surtout dans l'interprétation gamine de Keira Knightley, est une ado proche des ados d'aujourd'hui. Très critique des autres, elle mord quand elle est déstabilisée, elle est exaspérée par sa famille, elle est facilement flattée par l'attention masculine, mais très prompte à tourner les hommes en ridicule, elle adore sa meilleure copine tout en jugeant ses choix de vie, elle admire sa sœur aînée tout en la trouvant un peu trop raisonnable... Elle est hilarante, fraîche, pleine de contradictions, et je l'ai aimée un peu plus à chaque fois que je l'ai redécouverte. C'est elle qui m'a appris qu'on ne s'ennuie jamais si on sait observer, qu'il faut savoir rire de soi pour bien rire des autres, qu'on peut dire non à un homme puissant, et qu'on a le droit de changer d'avis sans se renier pour autant.»

À présent, passez le seuil de cette préface et entrez chez Jane. Vous allez voir comme on y est bien.

Orgueil et préjugés

VOLUME I

Les termes ou expressions suivis d'un appel de note
sont expliqués pp. 543-556.

Chapitre I

Chacun se trouvera d'accord pour reconnaître¹ qu'un célibataire en possession d'une belle fortune doit éprouver le besoin de prendre femme.

Aussi peu connus que soient les sentiments ou les projets d'un tel homme à son arrivée dans le voisinage, cette vérité est si bien ancrée dans l'esprit des familles des environs qu'on l'y considère comme la légitime propriété de l'une ou l'autre de leurs filles.

« Mon cher monsieur Bennet, lui dit un jour sa femme, savez-vous que le Parc de Netherfield a enfin trouvé preneur ? »

M. Bennet répondit qu'il l'ignorait.

« Et pourtant c'est fait, reprit-elle, car Mme Long sort d'ici, et elle m'a mise au courant de tout. »

M. Bennet garda le silence.

« Ne désirez-vous pas savoir qui vient de le louer ? » s'écria son épouse impatientement.

« Je vois que vous avez envie de me le dire et je n'ai pas de raison de refuser de l'entendre. »

C'était là une invitation suffisante.

« Eh bien, mon cher, sachez-le, Mme Long m'assure que Netherfield a été pris à bail par un homme jeune et riche du nord de l'Angleterre.

Il est venu lundi en chaise de poste à quatre chevaux¹ pour examiner les lieux, et il en a été si charmé qu'il a aussitôt donné son accord à M. Morris. Il doit prendre possession avant la Saint-Michel, et quelques-uns de ses domestiques sont attendus dans la maison dès la fin de la semaine prochaine.

— Comment se nomme-t-il ?

— Bingley.

— Est-il marié ou célibataire ?

— Célibataire, mon cher, la chose est sûre !

C'est un célibataire qui a une grosse fortune : de quatre à cinq mille livres de rente. Quelle aubaine pour nos filles !

— Comment cela ? En quelle manière cela peut-il les affecter ?

— Mon cher monsieur Bennet, lui repartit son épouse, ce que vous pouvez être agaçant ! Vous devez vous douter que j'ai à l'esprit son mariage avec l'une ou l'autre.

— Vient-il s'installer par ici dans cette intention ?

— Dans cette intention ! Cela n'a pas le sens commun ! Comment pouvez-vous dire des choses pareilles ! Il n'en demeure pas moins probable qu'il puisse tomber amoureux de l'une ou bien de l'autre. C'est pourquoi il faut que vous lui rendiez visite dès qu'il arrivera.

— Je n'en vois pas la nécessité. Mes filles et vous avez ma permission d'y aller, ou vous pouvez les envoyer seules, ce qui vaudrait peut-être mieux car, comme vous avez autant de beauté qu'elles, M. Bingley risquerait de vous donner la préférence.

— Mon cher, vous me flattez. J'ai eu certainement autrefois ma part de beauté mais, à l'heure qu'il est, je ne prétends à rien d'extraordinaire. Quand une femme comme moi a cinq grandes filles, il n'est plus temps pour elle de songer à sa beauté.

— En pareil cas, elle n'a souvent plus beaucoup de charmes pour occuper ses pensées.

— Quoi qu'il en soit, mon ami, il faut absolument que vous alliez voir M. Bingley à son arrivée dans notre voisinage.

— C'est plus que je ne puis vous promettre, je vous assure.

— Mais pensez donc à vos filles. Avez-vous songé à l'établissement¹ que cela représenterait pour l'une d'elles? Sir William et Lady Lucas sont déterminés à le visiter, uniquement pour ce motif, car vous savez bien qu'en général ils ne vont pas au-devant des nouveaux venus. Il faut absolument que vous y alliez, sinon il nous sera impossible de faire la même visite.

— C'est trop de scrupule, assurément. Je suis persuadé que M. Bingley sera enchanté de vous voir, et je vais par votre entremise lui faire parvenir un billet lui garantissant qu'il a mon consentement pour prendre parmi mes filles l'épouse de son choix — bien qu'il me faille glisser un mot en faveur de ma petite Lizzy.

— Je vous saurais gré de n'en rien faire. Lizzy n'est en rien supérieure à ses sœurs, et je prétends qu'elle est loin d'avoir la beauté de Jane et l'heureux caractère de Lydia. Mais il faut toujours que vous lui donniez la préférence.

— Aucune n'a grand-chose pour la recommander. Elles sont toutes sottes et ignorantes, comme

la plupart des filles. Mais Lizzy possède un esprit un peu plus vif que les autres.

— Monsieur Bennet, comment pouvez-vous médire de la sorte de vos propres enfants ? Vous prenez plaisir à me tourmenter. Vous n'avez pas pitié de mes pauvres nerfs.

— Vous vous méprenez, ma chère. J'ai le plus grand respect pour vos nerfs. Ce sont de vieux amis. Cela fait au moins vingt ans qu'avec considération je vous entends parler d'eux.

— Ah ! vous ne savez pas ce que je souffre.

— Néanmoins j'espère que vous prendrez le dessus et vivrez assez longtemps pour voir de nombreux jeunes gens avec quatre mille livres de rente entrer dans notre voisinage.

— À quoi cela servirait-il qu'il en vienne vingt, si vous ne leur rendez pas visite ?

— Comptez sur moi, ma chère. Il peut en venir vingt, je les visiterai tous. »

La vivacité d'esprit, un humour sarcastique, la réserve et la fantaisie se mêlaient si étrangement dans la composition de M. Bennet qu'une expérience de vingt-trois ans n'avait pas suffi à sa femme pour parvenir à le comprendre. En ce qui la concernait, le personnage était moins difficile à approfondir. C'était une femme d'une intelligence médiocre, peu instruite et perdant facilement patience. Lorsqu'elle était contrariée, elle s'imaginait malade des nerfs. La grande affaire de sa vie était de marier ses filles. Elle tirait consolation de ses visites, ainsi que des potins.

Chapitre II

M. Bennet fut parmi les premiers à se rendre chez M. Bingley. Il avait toujours eu l'intention de le faire, bien qu'assurant sa femme jusqu'au dernier moment qu'il n'irait pas. Le soir encore qui suivit cette démarche, elle restait dans l'ignorance. Voici comment ensuite cela lui fut dévoilé. Observant la deuxième de ses filles qui s'occupait à garnir un chapeau, brusquement il lui lança :

« J'espère, Lizzy, qu'il sera du goût de M. Bingley.

— Ce n'est pas demain que nous connaîtrons les goûts de M. Bingley, rétorqua sa mère avec aigreur, puisque nous ne le visiterons pas.

— Mais vous oubliez, maman, intervint Elizabeth, que nous le rencontrerons dans les assemblées¹ et que Mme Long a promis de nous le présenter.

— Je ne crois pas que Mme Long fasse quelque chose de ce genre. N'a-t-elle pas deux nièces à marier ? C'est quelqu'un d'égoïste et de fourbe pour qui je n'ai pas la moindre estime.

— Moi non plus, renchérit M. Bennet, et j'ai plaisir à entendre que vous ne comptez pas sur ses bons offices. »

Mme Bennet ne daigna pas répondre mais, incapable de se contenir, elle se mit à rabrouer l'une de ses filles.

« Cesse donc de tousser ainsi, Kitty, pour l'amour du ciel ! Aie un peu pitié de mes nerfs. Tu les mets à la torture.

— Kitty ne fait preuve d'aucun discernement dans ses accès de toux, fit remarquer son père. Elle les place au mauvais moment.

– Je ne tousse pas pour mon plaisir, répliqua Kitty sur un ton grincheux.

– À quand ton prochain bal, Lizzy?

– Dans quinze jours demain.

– Mais oui! s'écria sa mère, et Mme Long ne sera de retour que la veille. Il lui sera donc impossible de nous présenter M. Bingley, car elle-même ne l'aura jamais vu.

– En ce cas, ma chère, vous aurez sur votre amie l'avantage de pouvoir lui rendre ce service.

– Impossible, monsieur Bennet, impossible, puisque je ne connaîtrai pas M. Bingley, moi non plus! Vous avez décidé de me faire enrager!

– Je rends hommage à votre circonspection. Des relations qui datent de quinze jours ne représentent, il est vrai, pas grand-chose. Ce n'est pas au bout de deux semaines qu'on peut se vanter de connaître les gens. Mais, si nous n'osons pas présenter M. Bingley, quelqu'un d'autre s'en chargera à notre place et, après tout, il est juste de donner leur chance à Mme Long et à ses nièces. En conséquence, comme elle y verra un geste amical, si vous refusez de le faire, c'est moi qui m'occuperai de la présentation.»

Les jeunes filles regardèrent leur père avec étonnement, cependant que Mme Bennet ne trouvait à dire que «Fariboles!».

«Que peut bien signifier cette expression pleine d'emphase? s'exclama-t-il. Considéreriez-vous les formes de la présentation ainsi que l'importance qu'on y attache comme autant de fariboles? C'est un point sur lequel je ne puis tout à fait vous suivre. Qu'en penses-tu, Mary?

Je sais que tu es une jeune personne qui réfléchit profondément, lit de gros livres et relève des citations.»

Mary voulut placer une remarque très judicieuse mais ne trouva rien à dire.

«Laissons Mary rassembler ses idées, poursuivit M. Bennet et revenons-en à M. Bingley.

— J'en ai par-dessus la tête de M. Bingley, s'écria sa femme.

— Je suis fâché de l'entendre. Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt? Si j'avais su cela ce matin, je ne serais sûrement pas allé le voir. C'est très regrettable. Mais, puisque la visite maintenant est rendue, nous ne pouvons plus faire comme si nous ne le connaissions pas.»

L'étonnement de ces dames fut à la hauteur des espérances de M. Bennet, la stupéfaction de sa femme surpassant peut-être celle de ses filles. Malgré tout, les premières effusions de joie une fois passées, elle se mit à soutenir qu'elle ne s'était attendue à rien d'autre dès le commencement.

«Que c'est aimable de votre part, mon cher monsieur Bennet! Mais je savais bien que je finirais par vous persuader. J'étais sûre que vous aimiez trop vos enfants pour négliger une relation comme celle-là. Ah! comme je suis contente! Et quel bon tour vous nous avez joué en y allant ce matin sans rien découvrir avant ce moment!

— À présent, Kitty, dit M. Bennet, te voilà libre de tousser à ta guise.»

Sur ces mots il quitta la pièce, lassé des transports de sa femme.

«Quel excellent père vous avez là, mes filles!

s'écria-t-elle, une fois la porte refermée. Je ne vois pas comment vous pourrez jamais le remercier suffisamment de sa bonté – ni me remercier, moi, tant que nous y sommes. À l'âge auquel nous arrivons, il n'est pas tellement agréable de nouer de nouvelles relations. Mais pour vous, que ne ferions-nous pas ? Lydia, ma chérie, tu es la plus jeune, c'est vrai, mais je suis persuadée que M. Bingley te fera danser au prochain bal.

– Oh ! je n'ai pas de crainte à avoir là-dessus, répondit Lydia avec assurance. J'ai beau être la plus jeune, je suis aussi la plus grande.»

Le reste de la soirée fut consacré à se demander quand M. Bingley rendrait sa visite à M. Bennet et à décider du jour où on l'inviterait à dîner.

Chapitre III

Toutes les questions cependant que Mme Bennet, avec l'assistance de ses cinq filles, put poser sur le sujet ne suffirent pas à obtenir de son mari un portrait satisfaisant de M. Bingley. Elles s'y prirent de différentes façons, alternant les interrogations sans détour, les hypothèses ingénieuses, les suppositions pleines d'audace. Il déjoua toute leur habileté, et en dernier recours elles durent se contenter des renseignements que leur fournit leur voisine, Lady Lucas. Son rapport fut des plus favorables. Sir William avait été enchanté. L'homme était fort jeune, merveilleusement beau, d'une compagnie très agréable et, pour

couronner le tout, il avait l'intention de se rendre à la prochaine assemblée en s'entourant de nombreux amis. Rien ne pouvait être plus réjouissant. De l'amour de la danse à l'amour il n'y a qu'un pas : on se mit à entretenir les espoirs les plus vifs concernant le cœur de M. Bingley.

« Si je peux seulement voir une de mes filles heureusement établie à Netherfield, dit Mme Bennet à son mari, et toutes les autres faire un aussi bon mariage, je n'en demande pas plus. »

Quelques jours plus tard, M. Bingley rendit sa visite à M. Bennet et resta près de dix minutes en sa compagnie dans la bibliothèque. Il avait espéré que l'occasion lui serait donnée d'entrevoir les jeunes filles de la maison, dont on lui avait vanté les charmes. Mais il ne vit que le père. Les jeunes filles, quant à elles, bénéficièrent d'un peu plus de chance : elles eurent le privilège de pouvoir distinguer d'une fenêtre d'en haut qu'il portait un habit bleu et montait un cheval noir.

Peu de temps après fut dépêchée une invitation à dîner, et déjà Mme Bennet avait songé à tous les plats qui devaient faire honneur à ses capacités de maîtresse de maison quand leur parvint une réponse qui remettait le projet à plus tard. M. Bingley devait se trouver le lendemain à Londres. En conséquence, il ne pouvait accepter l'honneur qui lui était fait, etc. Mme Bennet en fut toute déconcertée. Elle ne voyait pas ce qui était de nature à l'appeler dans la capitale sitôt après son arrivée dans le Hertfordshire¹, et elle se mit à redouter qu'il ne fût toujours par monts

et par vaux sans jamais se fixer à Netherfield comme c'était son devoir. Lady Lucas apaisa quelque peu ses craintes en émettant l'idée que son voyage à Londres n'avait d'autre but que de réunir un grand nombre d'amis pour l'assemblée. Le bruit ensuite ne tarda pas à se répandre que M. Bingley allait amener avec lui douze dames et sept messieurs. Les jeunes filles se désolèrent devant pareil afflux de cavalières mais se rassérénèrent la veille du bal en apprenant que ce n'étaient pas douze dames qui avaient fait le voyage de Londres mais six, cinq sœurs et une cousine. En réalité, quand le groupe entier pénétra dans la salle, il ne comptait plus que cinq éléments : M. Bingley, ses deux sœurs, le mari de la plus âgée et un autre jeune homme.

M. Bingley était bien fait de sa personne et distingué, avec un visage agréable, des manières simples et franches. Ses sœurs avaient de la beauté et affichaient une élégance recherchée. Son beau-frère, M. Hurst, avait l'air d'un *gentleman*¹, rien de plus. Mais son ami, M. Darcy, attira vite l'attention de tous par sa haute stature, sa prestance, l'agrément et la noblesse de ses traits, ainsi que par la rumeur qui circula moins de cinq minutes après son entrée lui attribuant dix mille livres de rente. Les messieurs lui trouvèrent de l'allure, les dames le jugèrent beaucoup plus séduisant que M. Bingley et, durant près de la moitié de la soirée, on le considéra avec beaucoup d'admiration, jusqu'à ce qu'il déplût par des manières qui inversèrent le cours de sa popularité. En effet, on découvrit qu'il était fier, méprisait les gens qu'il côtoyait et ne se satisfaisait de

rien. Du coup, son vaste domaine du Derbyshire¹ ne suffit pas à lui épargner d'avoir une physionomie particulièrement désagréable et rébarbative, et de n'être rien en comparaison de son ami.

M. Bingley eut tôt fait de lier connaissance avec tout ce qui comptait dans la salle de bal. C'était quelqu'un d'enjoué qui bannissait toute réserve. Il dansa chacune des danses, se fâcha de ce que le bal finît trop tôt et parla d'en donner un lui-même à Netherfield. Des qualités aussi charmantes se passent de commentaire. Quel contraste entre son ami et lui ! M. Darcy ne fit que deux apparitions parmi les danseurs, la première en compagnie de Mme Hurst et la seconde avec Mlle Bingley. Il refusa d'être présenté à d'autres dames et passa le reste de la soirée à déambuler dans la pièce, avec un mot parfois à l'adresse des gens qu'il connaissait. Aussi décida-t-on bien vite de son caractère. Il fut jugé l'homme le plus orgueilleux, le plus déplaisant qui fût au monde, et chacun espéra ne plus jamais le revoir. Parmi les plus virulents dans leur opposition figurait Mme Bennet, dont le dégoût causé par l'ensemble de son comportement se muait en un ressentiment plus aigu et plus particulier du fait qu'il avait traité avec dédain l'une de ses filles.

Elizabeth Bennet avait dû, par suite de la rareté des cavaliers, rester assise pendant deux danses et, durant une partie de ce temps, M. Darcy s'était tenu assez près pour qu'elle pût entendre sa conversation avec M. Bingley. Ce dernier avait quitté la danse quelques instants pour presser son ami de le rejoindre.

«Allons, Darcy, lui dit-il, viens donc danser. Je déteste te voir traîner tout seul de cette manière. Tu ferais beaucoup mieux de te joindre à nous.

– N’y compte pas. Tu sais à quel point je déteste la danse quand je ne connais pas bien ma cavalière. Dans une assemblée comme celle-ci, l’épreuve me serait insupportable. Tes deux sœurs ont trouvé des partenaires, et il n’y a pas dans la salle d’autre femme à qui ce ne serait pas pour moi une punition de tenir compagnie.

– Comment peut-on se montrer aussi difficile ! s’exclama Bingley, c’est à n’y pas croire. Je te jure que je n’ai jamais rencontré de ma vie autant d’aimables jeunes filles qu’en cette soirée. Tu peux voir par toi-même que plusieurs sont remarquablement jolies.

– Tu dances avec la seule qui soit belle, dit M. Darcy en regardant l’aînée des demoiselles Bennet.

– Ah ! c’est la plus divine créature que j’aie jamais vue ! Mais une de ses sœurs est assise juste derrière toi qui est très jolie, et je ne doute pas qu’elle soit très charmante. Permits-moi, je t’en prie, de demander à ma partenaire de te présenter.

– De qui veux-tu parler ? »

Se tournant, un instant il examina Elizabeth, jusqu’à ce que, croisant son regard, il détournât le sien et dît froidement :

« Elle n’est pas mal, mais pas assez belle pour me tenter, et je ne suis pas d’humeur aujourd’hui à donner de l’importance aux jeunes filles qui ont été laissées pour compte. Tu ferais mieux de

retourner auprès de ta cavalière pour te repaître de ses sourires, car tu perds ton temps avec moi.»

M. Bingley suivit son conseil. M. Darcy s'éloigna, et Elizabeth resta seule à nourrir à son égard des sentiments qui n'avaient rien de très cordial. Cela ne l'empêcha pas de raconter à ses amies ce qui s'était passé avec beaucoup de verve, car elle était dotée d'un esprit vif et malicieux qui se divertissait du ridicule sous toutes ses formes.

La soirée, dans l'ensemble, se passa agréablement pour la famille entière. Mme Bennet avait pu voir l'aînée de ses filles très admirée par les hôtes de Netherfield. M. Bingley avait dansé deux fois avec elle, et ses sœurs lui avaient montré une faveur particulière. Jane en ressentait autant de plaisir que sa mère, si ce plaisir demeurait plus discret dans ses manifestations. Elizabeth était sensible au contentement de Jane. Mary s'était entendu mentionner à Mlle Bingley comme la jeune fille la plus accomplie¹ du voisinage. Quant à Catherine et à Lydia, elles avaient eu la chance de ne jamais manquer de partenaires, ce qui constituait la somme des satisfactions qu'elles avaient jusqu'alors appris à attendre d'un bal. On revint donc dans la bonne humeur à Longbourn, le village où ils résidaient et dont ils étaient les habitants les plus en vue.

M. Bennet n'était pas encore couché. Avec un livre entre les mains, il ne voyait pas le temps passer et, en la circonstance, sa curiosité était éveillée de connaître les résultats d'une soirée qui avait suscité d'aussi grands espoirs. Il avait plutôt escompté la déception de tous les plans

dressés par sa femme qui visaient le jeune étranger, mais il s'aperçut bien vite qu'il aurait à écouter quelque chose de très différent.

« Ah ! mon cher monsieur Bennet, s'écria-t-elle sitôt entrée dans la pièce, nous avons passé une soirée merveilleuse ; ce bal était une réussite parfaite. Je regrette que vous ne soyez pas venu. Jane a été admirée, admirée, on n'avait jamais rien vu de pareil. Tout le monde m'a complimentée sur sa beauté. M. Bingley l'a trouvée ravissante, et il a dansé deux fois avec elle. Vous vous rendez compte : deux fois¹ ! Il n'a invité personne d'autre une deuxième fois. Il a commencé par faire danser Mlle Lucas. J'étais contrariée de la voir à son bras, vous ne pouvez pas vous imaginer. Heureusement, il n'a pas du tout été séduit – il est vrai que personne ne pourrait l'être – et, en regardant Jane passer devant lui², il a paru conquis. Il a donc cherché à savoir qui elle était, s'est fait présenter et lui a retenu les deux prochaines danses³. Après cela, il a dansé les deux suivantes avec Mlle King, les deux suivantes avec Maria Lucas, les deux suivantes de nouveau avec Jane, les deux suivantes avec Lizzy, et la boulangère⁴...

– S'il avait eu un peu de pitié pour moi, coupé son mari impatiemment, il se serait arrêté bien avant. Pour l'amour du ciel, plus un mot sur ses partenaires ! Ah ! s'il avait pu se fouler la cheville dès la première danse !

– Mon cher, poursuivit Mme Bennet, je suis absolument charmée par cet homme. Il est si étonnamment beau ! Et ses sœurs sont des

femmes exquises. Jamais de ma vie je n'ai vu plus élégant que leurs robes. Je crois bien que la dentelle de celle de Mme Hurst...

On l'interrompit une fois encore. M. Bennet refusait d'entendre parler chiffons. Son épouse fut donc contrainte de se rabattre sur un autre aspect de la soirée, et elle raconta, en y mettant beaucoup d'aigreur et quelque exagération, l'impolitesse grossière dont M. Darcy s'était rendu coupable.

«Mais je puis vous assurer, ajouta-t-elle, que Lizzy ne perd pas grand-chose à ne pas satisfaire son goût. C'est quelqu'un de très désagréable, d'abominable, qui ne mérite aucunement qu'on cherche à lui plaire. Il est si hautain et si imbu de sa personne qu'on ne peut le souffrir. Il se promenait d'un côté, de l'autre, en se prenant pour un grand personnage. Pas assez belle pour être invitée ! Je regrette que vous n'ayez pas été là, mon cher. Vous l'auriez remis à sa place, comme vous savez le faire. J'ai un véritable dégoût pour cet homme-là.»

Chapitre IV

Lorsque Jane et Elizabeth se retrouvèrent seules, la première, qui avait jusque-là mesuré son éloge de M. Bingley, ne cacha plus à sa sœur combien elle l'admirait.

«Il a tout ce qu'on attend d'un jeune homme, du bon sens, de la gaieté, de la vivacité, et je n'ai

jamais vu de manières aussi aimables, une grande aisance jointe à une parfaite éducation.

– Sans oublier qu'il est bien fait, ajouta Elizabeth. C'est une qualité qu'on attend aussi d'un jeune homme, si possible. Somme toute, il ne lui manque rien.

– Il m'a beaucoup flattée en m'invitant à danser une deuxième fois. Je ne prévoyais pas qu'il me ferait pareil compliment.

– Vraiment ? Moi si, je le prévoyais à ta place. Entre autres choses, c'est là ce qui nous sépare. Les compliments te surprennent toujours ; ils ne m'étonnent jamais. Quoi de plus naturel que de renouveler son invitation ? Il ne pouvait s'empêcher de remarquer que tu étais quelque cinq fois plus jolie que les autres femmes dans l'assistance. Sa galanterie n'y était pour rien. Il n'en demeure pas moins quelqu'un de très agréable, et tu as ma permission de le trouver à ton goût. Je t'ai vue apprécier beaucoup plus sot.

– Oh ! Lizzy !

– Tu as trop tendance, vois-tu, à faire grâce à tous. Tu ne décèles de défaut nulle part. À tes yeux, chacun est bon et aimable. Je ne t'ai jamais entendue dénigrer qui que ce soit.

– Je crains de censurer trop vite, mais je dis toujours ce que je pense.

– Je le sais bien, et c'est là le plus étonnant. Comment, avec le bon sens qui te caractérise, peut-on être aussi sincèrement aveugle aux extravagances et aux absurdités d'autrui ? Affecter d'être charitable n'a rien en soi de particulier. On voit cela partout. Mais faire montre de charité sans ostentation et sans rechercher son avantage,

ne retenir des gens que ce qu'ils ont de meilleur et en exagérer le prix, rester muet sur ce qui est à reprendre, tout cela n'appartient qu'à toi. Ainsi donc, tu as bien aimé les sœurs de cet homme ? Leurs manières ne valent pas les siennes.

— Certainement non, du moins au premier abord. Mais on les trouve charmantes quand on s'entretient avec elles. Mlle Bingley doit habiter chez son frère et tenir sa maison. Elle nous fera une voisine des plus agréables, à n'en pas douter.»

Elizabeth écouta en silence, mais sans être convaincue. Le comportement des deux jeunes femmes lors de l'assemblée n'avait démontré aucun désir de gagner tous les suffrages. Plus fine observatrice que sa sœur et moins influençable, avec un jugement par surcroît plus neutre de n'avoir fait l'objet d'aucune attention particulière, Elizabeth n'était guère disposée à approuver leur conduite. Elles jouaient en réalité les grandes dames. Elles pouvaient se montrer enjouées quand tout allait bien, aimables lorsqu'elles avaient décidé de l'être. Mais elles étaient orgueilleuses et infatuées de leur personne. Plutôt belles, elles avaient reçu leur éducation dans l'une des meilleures pensions de la capitale, disposaient d'une fortune de vingt mille livres, avaient coutume de dépenser plus qu'elles n'auraient dû et de fréquenter les personnes du premier rang. Elles avaient donc toutes les raisons de se faire une haute idée d'elles-mêmes et une piètre idée d'autrui. Elles appartenaient à une famille respectable du nord de l'Angleterre, particularité qui avait marqué leur esprit plus

profondément que l'origine mercantile de leur fortune à tous trois.

M. Bingley avait hérité de son père des biens dont la valeur se montait à près de cent mille livres. Ce père avait caressé l'idée d'acheter un domaine mais n'avait pas vécu assez longtemps pour mener à bien son projet. Le fils n'avait pas d'autre intention et parfois choisissait son comté. Mais, comme à présent il était pourvu d'une maison à sa convenance et des droits attachés à une seigneurie¹, beaucoup de ceux qui connaissaient sa nonchalance naturelle se demandaient s'il ne passerait pas le reste de ses jours à Netherfield, laissant à la génération suivante le soin d'effectuer une acquisition.

Ses sœurs étaient fort désireuses de le voir en possession d'un domaine bien à lui. Mais, quoiqu'il fût maintenant installé uniquement en tant que locataire, Mlle Bingley n'était nullement hostile à l'idée de présider à sa table. Mme Hurst, qui avait épousé quelqu'un dont la condition valait mieux que la fortune, n'était pas moins disposée qu'elle à considérer comme sienne la maison de son frère lorsque cela lui conviendrait. Il y avait à peine deux ans que celui-ci avait atteint sa majorité quand, sur la foi d'une recommandation fortuite, il avait été tenté de jeter un coup d'œil à Netherfield. Il avait regardé effectivement la demeure, dont il avait examiné l'intérieur pendant trente minutes, été satisfait de la situation et des pièces principales ; il avait cru à l'éloge qu'en faisait le propriétaire et signé sans plus tarder.

Entre Darcy et lui s'était instaurée une

solide amitié, en dépit du contraste de leurs personnalités. Darcy s'était attaché à Bingley en raison de sa complaisance, de sa franchise et de son humeur accommodante, bien que ce genre de caractère fût aux antipodes du sien et que du sien il ne parût jamais mécontent. Sur la force du sentiment d'affection de Darcy à son égard Bingley n'entretenait aucun doute, et il tenait son jugement en haute estime. Des deux, Darcy était celui qui avait le plus d'intelligence. On ne peut dire que Bingley en manquait, mais Darcy en possédait beaucoup. Cependant il lui arrivait de se montrer arrogant, réservé, fastidieux, et ses manières, bien que celles d'un homme bien élevé, n'étaient guère engageantes. Sous ce rapport son ami reprenait nettement l'avantage. Partout où il passait, Bingley était assuré de plaire. Darcy, lui, ne cessait d'indisposer.

La façon dont ils commentèrent l'assemblée de Meryton illustre bien leur différence. Bingley de sa vie n'avait jamais rencontré de gens plus agréables ou de jeunes filles plus jolies. Tout le monde lui avait prodigué des égards et des politesses. Il n'avait eu à se plaindre d'aucune formalité, d'aucune raideur. Vite, il s'était senti en pays de connaissance. Quant à Mlle Bennet, on ne pouvait rêver plus belle créature. Darcy au contraire s'était vu confronté à tout un tas de gens parmi lesquels on n'observait que peu de beauté et aucun raffinement. Nul n'avait suscité chez lui le moindre intérêt. Personne n'avait prêté attention à ce qu'il pouvait ressentir ni ne lui avait causé de plaisir. Il admettait

que Mlle Bennet était jolie, mais elle souriait exagérément.

Mme Hurst et sa sœur le reconnurent ; pourtant elles continuèrent de l'admirer et de bien l'aimer. C'était une charmante jeune fille. Elles ne verraient pas d'inconvénient à faire plus ample connaissance. Il fut donc entendu que Mlle Bennet était charmante, et leur frère se crut autorisé par la force du compliment à se faire d'elle l'opinion de son choix.

Chapitre V

À peu de distance à pied de Longbourn habitait une famille avec laquelle les Bennet entretenaient des relations étroites. Sir William Lucas avait autrefois tenu un négoce à Meryton. Il y avait amassé une fortune non négligeable, et il avait été élevé au titre de chevalier¹ à la suite d'une adresse au roi durant le temps où il était le maire. Cette distinction l'avait peut-être marqué trop profondément. Il en avait conçu du dégoût pour ses affaires et pour sa résidence dans un petit bourg. Quittant tout cela, il avait élu domicile avec sa famille dans une maison située à environ un quart de lieue de Meryton et désormais connue sous le nom de Pavillon de Lucas, où il pouvait agréablement rêver à sa dignité et, libéré des contraintes du commerce, consacrer la totalité de son temps à se montrer aimable avec tout le monde. En effet, son rang, s'il l'avait

enflé d'orgueil, ne l'avait pas rendu méprisant. Au contraire, il multipliait les politesses à l'égard de chacun. Par nature il était dénué de méchanceté, amical, obligeant. À ces qualités, d'être présenté à St. James's¹ avait ajouté la courtoisie.

Lady Lucas était une très bonne personne dont la finesse d'esprit n'était pas telle qu'elle ne pût faire une voisine appréciable à Mme Bennet. Ils avaient plusieurs enfants. La plus âgée de tous, une jeune femme pleine de bon sens et d'intelligence qui avait dans les vingt-sept ans, était l'amie intime d'Elizabeth.

La nécessité d'une rencontre entre les demoiselles Lucas et les demoiselles Bennet pour parler du bal de la veille ne se contestait pas. Le matin qui suivit l'assemblée vit les premières venir à Longbourn pour entendre les opinions des secondes et communiquer les leurs.

«Tu as bien commencé la soirée, Charlotte», dit Mme Bennet à Mlle Lucas² en taisant poliment ce qu'elle en pensait. «C'est toi que M. Bingley a d'abord choisie.

— Certes, mais il a paru préférer le second de ses choix.

— Ah oui! tu penses à Jane, je suppose, parce qu'il a dansé deux fois avec elle. À coup sûr, il paraissait l'admirer. En réalité, je crois bien qu'il l'admirait vraiment. Quelque chose à ce sujet m'est venu aux oreilles — mais je ne pourrais pas dire quoi —, quelque chose qui concernait M. Robinson.

— Peut-être avez-vous à l'esprit ce que j'ai entendu d'une conversation entre M. Robinson et M. Bingley? Ne vous en ai-je pas parlé?

M. Robinson lui demandait ce qu'il pensait de nos assemblées de Meryton, s'il ne croyait pas qu'il y avait beaucoup de jolies femmes dans l'assistance, et laquelle il jugeait la plus charmante. Il a répondu aussitôt à la dernière question : "Oh ! sans aucun doute l'aînée des demoiselles Bennet. On ne peut hésiter là-dessus."

— Ma parole ! C'est sans équivoque ! On pourrait en conclure que... mais il n'en reste pas moins, tu sais, que tout cela peut n'aboutir à rien.

— Il y avait davantage de profit à tirer de ce que j'ai surpris que de ce que tu as pu entendre, Eliza, reprit Charlotte. Il ne vaut pas la peine de prêter l'oreille à M. Darcy autant qu'à son ami, n'est-ce pas ? Pauvre Eliza ! N'être que "pas mal" !

— J'aimerais que tu n'aïlles pas lui mettre en tête de se chagriner des mauvais procédés de cet homme. Il est si déplaisant que le malheur serait de lui plaire. Mme Long me disait hier soir qu'il était resté assis près d'elle une demi-heure sans desserrer les dents.

— En êtes-vous absolument sûre, ma mère ? intervint Jane. N'y a-t-il pas une petite erreur ? Je suis certaine d'avoir vu M. Darcy lui parler.

— Oui, oui, parce qu'elle a fini par lui demander son opinion sur Netherfield. Il ne pouvait pas ne pas lui répondre. Mais elle m'a dit qu'il avait l'air très fâché de se voir adresser la parole.

— Selon Mlle Bingley, dit Jane, il n'est pas bavard, à moins qu'il ne soit parmi ses intimes. Mais avec eux il est tout à fait charmant.

— Je n'en crois pas un mot, ma chérie. S'il était

tout à fait charmant, il aurait parlé à Mme Long. Mais je vois comment les choses se sont passées. Tout le monde dit qu'il est bouffi d'orgueil. Il a dû, je ne sais trop comment, entendre dire que Mme Long n'avait pas de voiture à elle et qu'elle était venue au bal dans une chaise de louage.

– Je ne lui en veux pas de ne pas avoir parlé à Mme Long, observa Charlotte, mais je regrette qu'il n'ait pas dansé avec Eliza.

– Une autre fois, Lizzy, lui conseilla sa mère, à ta place je refuserais de danser avec lui.

– Je crois, ma mère, pouvoir vous promettre de ne jamais être sa cavalière.

– Son orgueil, reprit Mlle Lucas, ne me choque pas autant que l'orgueil me choque d'ordinaire, car il a une excuse. On ne peut s'étonner qu'un si beau jeune homme, avec famille, fortune, tout en sa faveur, ait une haute opinion de lui-même. Si je puis m'exprimer ainsi, il a le droit d'être orgueilleux.

– C'est juste, repartit Elizabeth, et je pourrais facilement lui pardonner son orgueil s'il n'avait pas fait souffrir le mien.

– L'orgueil, professa Mary, qui se piquait d'émettre des réflexions pleines de sagesse, est, j'en suis persuadée, un défaut très répandu. Si j'en crois tout ce que j'ai lu, je suis convaincue de son universalité, du fait que la nature humaine y est particulièrement portée et que très peu d'entre nous sont à l'abri d'un sentiment de complaisance à l'égard d'eux-mêmes fondé sur la possession de quelque qualité, réelle ou imaginaire. La vanité et l'orgueil sont deux choses distinctes, bien que les mots soient souvent utilisés l'un pour l'autre.

On peut être orgueilleux sans être vain. L'orgueil a trait davantage à l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes, la vanité à ce que nous voudrions que les autres pussent penser de nous¹.

— Si j'étais aussi riche que M. Darcy, s'écria un jeune Lucas qui avait accompagné ses sœurs, je ne me souciera pas de savoir si j'avais trop d'orgueil ou non. J'aurais une meute de chiens, et je boirais une bouteille de vin par jour.

— En ce cas, s'insurgea Mme Bennet, tu boirais beaucoup plus qu'il n'est permis et, si je te voyais faire, je t'enlèverais ta bouteille tout de suite.»

Le garçon protesta qu'elle n'en ferait rien, elle qu'elle saurait l'y forcer, et le débat ne se termina qu'avec la visite.

Chapitre VI

Les dames de Longbourn ne tardèrent pas à visiter celles de Netherfield, visite qui fut rendue en bonne et due forme. Les manières engageantes de Mlle Bennet lui attiraient de plus en plus les bonnes grâces de Mme Hurst et de Mlle Bingley. La mère fut jugée insupportable, les sœurs cadettes indignes qu'on leur adressât la parole, mais on émit le souhait de parfaire la connaissance des deux aînées. Tant d'amabilité fut accueilli par Jane avec le plus grand plaisir, tandis qu'Elizabeth persistait à voir de l'arrogance dans leur comportement vis-à-vis

de tout le monde, sans même excepter entièrement sa sœur, et ne parvenait pas à leur accorder sa sympathie. Néanmoins leur complaisance à l'égard de Jane, telle qu'elle se manifestait, prenait de la valeur du fait que très probablement elle avait son origine dans l'admiration de leur frère. Chaque fois que Jane et lui se rencontraient, cette admiration ne manquait pas de frapper ; aux yeux de la cadette, on ne pouvait davantage ignorer que sa sœur cédait au penchant qui l'avait dès l'abord portée vers le jeune homme et qu'elle était en passe de devenir très amoureuse. Cependant Elizabeth se félicitait de penser que la plupart des gens ne risquaient guère de s'en apercevoir, car Jane à la vigueur des sentiments alliait un calme et un enjouement constants qui la mettraient à l'abri des soupçons des impertinents ; elle s'en ouvrit à son amie, Mlle Lucas.

« Il peut être satisfaisant, lui opposa Charlotte, d'être capable en pareil cas de donner le change, mais dissimuler ainsi ne comporte pas que des avantages. Si une femme avec la même adresse parvient à cacher son affection à celui qui en fait l'objet, elle gâchera peut-être un moyen de se l'attacher, et ce sera pour elle une mince consolation de croire les gens qui l'entourent dans une égale ignorance. La gratitude ou la vanité jouent un rôle si important dans presque tous les liens du cœur qu'il n'est pas prudent de les laisser se former sans se mêler de rien. Nous pouvons tous commencer sans incitation – une légère préférence est assez naturelle – mais fort peu d'entre nous ont une sensibilité assez vive

pour aimer tout de bon sans encouragement. Neuf fois sur dix, une femme aura intérêt à montrer plus d'affection qu'elle n'en ressent. Ta sœur plaît à Bingley, ce n'est pas niable. Les choses cependant risquent d'en rester là si elle n'aide pas à leur progrès.

– Mais elle y aide autant que sa nature le lui permet. Si moi, je peux percevoir la préférence qu'elle a pour lui, il faut qu'il soit un grand benêt pour ne pas s'en apercevoir aussi.

– Rappelle-toi, Eliza, qu'il ne connaît pas aussi bien que toi le caractère de Jane.

– Mais quand une femme est attirée par un homme et n'essaie pas de le dissimuler, il le découvre nécessairement.

– Peut-être, s'il a suffisamment l'occasion de la voir. Mais, si Bingley et Jane se rencontrent assez souvent, ce n'est jamais pendant de longues heures et, comme ils se côtoient toujours dans des réunions où il y a beaucoup de monde, il leur est impossible de profiter pleinement du temps qui leur est imparti pour tenir des conversations. Il importe donc à Jane d'exploiter chaque demi-heure où Bingley peut lui accorder son attention. Quand elle sera sûre qu'il ne lui échappera pas, alors elle aura tout loisir de tomber amoureuse, et autant qu'il lui plaira.

– Ton plan est sans défaut, répliqua Elizabeth, s'il correspond au seul désir de faire un beau mariage et, si j'étais moi-même résolue à me procurer par tous les moyens un mari fortuné, ou simplement un mari, je crois que je l'adopterais. Mais ce n'est pas l'état d'esprit de Jane. Elle n'agit pas par calcul. Jusqu'à maintenant elle

n'est même pas certaine du degré de sa propre affection. Elle ne sait pas si cette affection est raisonnable. Elle ne connaît Bingley que depuis quinze jours. Elle a dansé quatre danses avec lui à Meryton. Elle l'a vu un matin chez lui, puis elle a dîné en sa compagnie quatre fois. Ce n'est pas tout à fait suffisant pour savoir à qui elle a affaire.

— Non, de la manière dont tu vois les choses. Si elle avait seulement dîné avec lui, elle aurait pu borner ses découvertes à la connaissance de son appétit. Mais souviens-toi qu'ils ont aussi passé quatre soirées ensemble, et quatre soirées peuvent se révéler fort instructives.

— Oui, ces quatre soirées leur auront permis de s'assurer qu'ils préféreraient tous deux le vingt et un au commerce¹. Mais, pour ce qui est d'autres sujets d'importance, je ne pense pas que les révélations aient été considérables.

— Eh bien, conclut Charlotte, de tout cœur je souhaite à Jane de réussir et, si elle devait l'épouser demain, je lui accorderais autant de chances d'être heureuse que si elle pouvait étudier sa nature une année de suite. Le bonheur dans le mariage est uniquement une question de chance. Quand bien même les personnes concernées connaîtraient parfaitement leurs caractères réciproques, quand ces caractères avant la cérémonie se ressembleraient point par point, ce n'est pas cela qui favoriserait le moins du monde leur félicité future. L'un et l'autre ensuite se différencieront toujours suffisamment pour que leur échoie leur lot de déconvenues. Il vaut mieux rester dans l'ignorance la plus grande possible

des défauts de la personne qui doit partager votre vie.

— Tu me fais rire, Charlotte. Ton raisonnement ne tient pas debout et tu le sais. Tu n'appliquerais jamais ces principes-là toi-même.»

Tout occupée à observer les attentions de M. Bingley à l'égard de sa sœur, Elizabeth était loin de soupçonner qu'elle-même prenait de l'intérêt au regard de son ami. M. Darcy d'abord avait eu peine à admettre qu'elle fût seulement jolie. Au bal, il avait pu la voir sans l'admirer. Lors de leur rencontre suivante, il ne la considéra que pour la critiquer. Mais il n'eut pas plus tôt établi clairement, tant pour son propre bénéfice que pour celui de ses amis, l'absence en son visage de toute espèce d'attrait qu'il dut reconnaître qu'il s'éclairait d'une intelligence peu commune due à l'éclat de ses beaux yeux noirs. Cette découverte fut suivie d'autres tout aussi humiliantes. Alors que son regard critique avait décelé dans sa silhouette qu'elle contrevenait en plus d'un point aux exigences d'un galbe parfait, il dut admettre que sa personne ne manquait ni de légèreté ni de grâce. Il avait affirmé que ses manières n'auraient pu passer dans la bonne société et se trouvait pris à leur espièglerie. De cela elle ne se doutait nullement. Pour elle il était seulement un homme qui se rendait partout désagréable et ne l'avait pas estimée assez belle pour l'inviter à danser.

Il se mit à souhaiter de la mieux connaître et, dans sa recherche d'une conversation avec elle, commença par prêter l'oreille à ce qu'elle disait aux autres. Elle ne fut pas sans le remarquer.

Cela se passait chez Sir William Lucas, où les invités étaient nombreux.

« Que peut bien avoir en tête M. Darcy, confia-t-elle à Charlotte, en m'écoutant parler au colonel Forster ?

– C'est une question à laquelle seul M. Darcy peut répondre.

– Si je l'y reprends, je lui ferai certainement savoir que je ne suis pas aveugle à son manège. Il a un regard très ironique et, si je ne suis pas la première à montrer de l'impertinence, j'aurai vite peur de lui. »

Peu après, il s'approcha. Il ne semblait pas avoir l'intention d'entamer une conversation. Mais, Mlle Lucas mettant au défi son amie d'exécuter sa menace, Elizabeth eut aussitôt envie de le faire. Elle se tourna vers lui et dit :

« Ne trouvez-vous pas, monsieur Darcy, qu'il y a un instant je m'exprimais remarquablement bien lorsque je tourmentais ce pauvre colonel Forster pour qu'il acceptât de nous donner un bal à Meryton ?

– Vous faisiez preuve de beaucoup d'énergie. Mais c'est un sujet qui toujours galvanise une femme.

– Vous êtes sévère à notre égard.

– Cela sera bientôt ton tour d'être tourmentée, dit Mlle Lucas. Je vais ouvrir le piano, Eliza, et tu te doutes de ce qui va suivre.

– Tu fais une bien curieuse amie, à toujours vouloir que je joue et que je chante avant et devant tout le monde. Si ma vanité s'était portée sur la connaissance de la musique, tu m'aurais été d'un grand secours mais, les choses étant ce

qu'elles sont, vraiment j'aimerais mieux ne pas me mettre au piano devant des gens qui sont probablement accoutumés à entendre les tout meilleurs interprètes.»

Toutefois, comme Mlle Lucas insistait, elle ajouta :

«Très bien... S'il n'y a pas moyen de faire autrement...»

Puis, avec un coup d'œil plein de gravité en direction de M. Darcy :

«Il existe un bon vieil adage que bien sûr chacun connaît et qui dit : "Il faut garder son souffle pour faire refroidir son porridge¹." Je garderai le mien pour donner du volume à ma chanson.»

Son exécution fut plaisante, sans jamais atteindre les sommets. Après un air ou deux, et avant qu'elle eût pu répondre à plusieurs personnes qui la pressaient de continuer, sa sœur Mary se hâta de lui succéder au piano. Elle avait consenti de grands efforts, du fait qu'elle était la seule de la famille à ne pas avoir de beauté, pour s'instruire et acquérir des talents de société dont elle se montrait toujours impatiente de faire étalage.

Mary n'avait en partage ni bon goût ni dispositions naturelles et, si la vanité l'avait rendue studieuse, elle lui avait aussi donné un air affecté et prétentieux qui aurait nui à des capacités plus éminentes que celles auxquelles elle avait atteint. Elizabeth, qui ne faisait pas d'embarras, avait été écoutée avec beaucoup plus de plaisir, bien que beaucoup moins bonne pianiste. Au terme d'un long concerto, Mary fut heureuse de s'attirer

éloges et gratitude en jouant de petites mélodies écossaises et irlandaises à la requête de ses jeunes sœurs qui, avec quelques-uns des Lucas et deux ou trois officiers, firent vite à se mettre en danse à une extrémité de la salle.

Près d'eux se tenait M. Darcy qui sans rien dire s'indignait d'une pareille manière de passer la soirée ne permettant aucune conversation. Trop occupé de ses pensées, il s'aperçut que Sir William Lucas s'était approché de lui seulement en l'entendant lui adresser la parole.

« Quel merveilleux divertissement pour des jeunes gens, n'est-ce pas, monsieur Darcy ? Rien ne vaut la danse en fin de compte. Je la tiens pour l'un des plus grands raffinements des sociétés civilisées.

– Vous avez raison, monsieur, et elle a de surcroît l'avantage d'être en vogue également parmi les plus barbares. Tous les sauvages savent danser. »

Sir William se contenta de sourire.

« Votre ami est un merveilleux danseur, reprit-il après une pause en voyant Bingley se joindre aux autres, et je ne doute pas que vous-même ne soyez passé maître en cet art.

– Vous m'avez vu à l'œuvre à Meryton, je crois, monsieur.

– Oui, c'est vrai, et le spectacle n'a pas été sans me procurer un grand plaisir. Dansez-vous souvent à St. James's ?

– Jamais, Monsieur.

– Ne croyez-vous pas que ce serait un juste hommage à rendre à la grandeur de ce lieu ?

– C'est un hommage que je ne rends à aucun lieu – lorsque je puis m'en dispenser.

– Dois-je en conclure que vous avez à Londres un hôtel particulier¹ ? »

M. Darcy s'inclina.

« J'ai songé autrefois moi-même à m'installer à Londres, car j'aime fréquenter les personnes du meilleur monde. Mais je n'étais pas absolument sûr que l'air de la capitale convînt à Lady Lucas. »

Il se tut, dans l'espoir d'une réponse, mais son compagnon n'était pas disposé à lui en donner une. Comme Elizabeth à cet instant passait par là, Sir William eut alors envie de faire quelque chose de très galant et l'interpella.

« Ma chère mademoiselle Eliza, pourquoi ne dansez-vous pas ? Monsieur Darcy, permettez-moi de vous présenter avec cette jeune demoiselle une partenaire des plus désirables. Il vous sera impossible de vous dérober, j'en suis certain, en présence de tant de beauté. »

Il lui prit la main et s'apprêtait à la mettre dans celle de M. Darcy qui, bien qu'extrêmement surpris, n'était pas opposé à la prendre, quand la jeune fille eut un mouvement de recul et dit à Sir William, non sans manifester de l'émotion :

« Je vous assure, monsieur, que je n'ai pas la moindre intention de danser. Surtout n'allez pas croire que je venais de ce côté pour mendier un cavalier. »

Avec une politesse étudiée, M. Darcy sollicita l'honneur d'être ce cavalier-là, mais en vain. Elizabeth était déterminée, et Sir William n'ébranla nullement cette détermination en tentant de la persuader.

« Vous dansez si bien, mademoiselle Eliza, qu'il est cruel de me refuser la joie de vous

regarder évoluer et, bien que ce monsieur n'ait, de manière générale, pas de goût pour cet amusement, il ne verrait pas d'objection, j'en suis sûr, à nous obliger pour une demi-heure.

— M. Darcy est très aimable, repartit Elizabeth en souriant.

— Il l'est à n'en pas douter mais, chère mademoiselle Eliza, considérant l'incitation qui lui est offerte, nous ne pouvons nous étonner de sa complaisance. Qui pourrait dire non à une telle partenaire ? »

Elizabeth se détourna avec un regard malicieux. Sa résistance ne lui avait fait aucun tort auprès du jeune homme, et il songeait à elle, non sans y trouver du charme, quand Mlle Bingley l'accosta.

« Je puis deviner le sujet de votre rêverie.

— Cela me surprendrait.

— Vous vous dites qu'il serait insupportable de passer beaucoup de soirées de cette manière-là, dans une société pareille, et je suis tout à fait de votre avis. Jamais je n'ai été aussi dégoûtée. Tous ces gens insipides et cependant bruyants, qui ne sont rien et s'imaginent compter pour quelque chose ! Que ne donnerais-je pas pour vous entendre les égratigner !

— Vous vous trompez du tout au tout dans vos suppositions, je vous assure. Mon esprit se livrait à des réflexions plus agréables. Je méditais sur le très grand plaisir que peuvent procurer deux beaux yeux dans la physionomie d'une jolie fille. »

Aussitôt Mlle Bingley scruta son visage et voulut savoir le nom de la personne qui avait le

pouvoir d'inspirer de telles pensées. M. Darcy répondit hardiment :

« Mlle Elizabeth Bennet.

— Mlle Elizabeth Bennet ! répéta Mlle Bingley. Vous me stupéfiez. Depuis combien de temps est-elle votre favorite ? Et quand, s'il vous plaît, devrai-je vous adresser mes félicitations ?

— C'est exactement la question que j'attendais de votre part. L'imagination d'une femme est très prompte. Elle vole de l'admiration à l'amour et de l'amour au mariage en quelques secondes. Je savais que vous me féliciteriez.

— J'irai même plus loin. Si vous prenez la chose aussi sérieusement, je vais devoir considérer l'affaire comme absolument réglée. Vous aurez une charmante belle-mère, à n'en pas douter, et naturellement elle sera toujours près de vous à Pemberley. »

Il l'écouta dans une indifférence totale tant qu'elle choisit de s'amuser de cette façon et, comme cette sérénité l'assurait que rien n'était à craindre, elle donna longtemps libre cours à sa verve.

Chapitre VII

Les biens de M. Bennet étaient constitués presque entièrement par un domaine qui annuellement rapportait deux mille livres et qui, malheureusement pour ses filles, était, en l'absence d'héritiers mâles, substitué¹ à un lointain parent.

Quant à la fortune de leur mère, bien qu'importante pour une personne de sa condition, elle ne pouvait qu'imparfaitement suppléer à l'insuffisance de celle de son mari. Elle était l'enfant d'un avoué de Meryton qui lui avait laissé quatre mille livres.

Mme Bennet avait une sœur, mariée à un M. Phillips. Autrefois le clerc de leur père, il lui avait succédé dans sa fonction. Un frère tenait à Londres un respectable négoce¹.

Le village de Longbourn se situait à moins d'une lieue de Meryton, distance des plus commodes pour les jeunes filles, qui étaient habituellement tentées de s'y rendre trois ou quatre fois par semaine afin de présenter leurs devoirs à leur tante, de même qu'à la boutique d'une modiste juste en face, de l'autre côté de la rue. Les deux benjamines, Catherine et Lydia, étaient particulièrement assidues dans ces civilités. Elles avaient la tête plus vide que leurs sœurs et, quand rien de mieux ne leur était proposé, une promenade à Meryton s'avérait nécessaire pour l'amusement de leur matinée² et leur conversation du soir. Le pays dans son ensemble ne pouvant susciter que peu de nouvelles, elles s'arrangeaient toujours pour en obtenir de leur tante. À présent, en vérité, elles ne manquaient ni de potins ni de félicité, car un régiment de la milice³ venait de prendre ses cantonnements dans le voisinage. Il devait y demeurer tout l'hiver et Meryton être son quartier général.

Leurs visites à Mme Phillips étaient désormais source de l'information la plus précieuse. Chaque jour ajoutait à leur connaissance du nom

des officiers et de leurs familles. Les logements qu'ils avaient trouvés ne restèrent pas longtemps secrets, et elles finirent par lier connaissance avec les officiers eux-mêmes. M. Phillips les visitait tous, ce qui découvrit à ses nièces des bonheurs insoupçonnés. Ces officiers furent au centre de toutes leurs conversations. La grande fortune de M. Bingley, dont la seule mention faisait briller le regard de leur mère, perdit tout intérêt à leurs yeux en comparaison du bel uniforme d'un enseigne porte-drapeau¹.

Ayant entendu un matin le flot de paroles que ce sujet occasionnait, M. Bennet fit remarquer avec froideur :

« Si j'en juge d'après votre conversation, vous devez être deux des filles les plus sottes du pays. Voilà quelque temps que je m'en doutais. Maintenant mon opinion est faite. »

Catherine perdit contenance et ne trouva rien à répondre, mais Lydia, maintenant un air de parfaite indifférence, continua d'exprimer l'admiration qu'elle ressentait pour le capitaine Carter et son espoir de le croiser dans le courant de la journée, avant son départ pour Londres le lendemain matin.

« Vous me surprenez, mon ami, dit Mme Bennet, à vouloir toujours considérer vos filles comme des sottes. S'il me prenait envie de penser du mal des enfants de quelqu'un, je prendrais soin d'exclure les miens de ce dénigrement.

— Si mes enfants sont stupides, j'espère pouvoir toujours m'en rendre compte.

— Peut-être, mais il se trouve qu'ils sont tous très intelligents.

— C'est le seul point, je m'en flatte, sur lequel nous sommes d'un avis différent. J'avais nourri l'espoir que nous serions d'accord sur tout, mais il me faut me séparer de vous sur cet article : je trouve nos deux benjamines remarquablement bornées.

— Mon cher monsieur Bennet, vous ne devez pas vous attendre à ce que des jeunes filles comme elles puissent prétendre à un aussi bon jugement que celui de leur père et de leur mère. Quand elles auront notre âge, il est probable qu'elles n'auront pas plus que nous de pensée pour les officiers. Mais je me souviens d'un temps où moi-même j'étais très sensible au charme d'un habit rouge et, au fond de mon cœur, rien n'a vraiment changé. À supposer qu'un jeune colonel tout pimpant, avec cinq ou six mille livres de rente, vienne me demander une de mes filles, je ne lui dirais pas non. L'autre soir, chez Sir William, j'ai trouvé que le colonel Forster avait fière allure dans son bel uniforme.

— Maman, s'écria Lydia, ma tante dit que le colonel Forster et le capitaine Carter ne vont plus aussi souvent chez Mlle Watson qu'au début. Elle les voit très souvent maintenant à la bibliothèque de Clarke¹. »

Mme Bennet fut empêchée de réagir à cela par l'arrivée de son laquais. Il avait un billet pour Mlle Bennet qui provenait de Netherfield. Le domestique envoyé attendait une réponse. Les yeux de Mme Bennet brillèrent de plaisir et, tandis que sa fille lisait, elle lança :

« Alors, Jane, de qui est-ce ? De quoi est-il question ? Que dit-il ? Allons, Jane, vite, tiens-nous au courant. Vite, ma chérie.

– C'est de Mlle Bingley», dit Jane, et elle se mit à lire à haute voix.

«Ma chère amie,

Si vous n'avez pas suffisamment pitié de Louisa et de moi pour accepter de dîner avec nous aujourd'hui, nous courrons le risque de nous détester l'une l'autre tout le restant de nos vies, car un tête-à-tête d'une journée entière entre deux femmes ne se termine jamais sans une dispute. Venez dès que possible après réception de la présente lettre. Mon frère et les deux messieurs doivent dîner avec les officiers.

Votre fidèle
Caroline Bingley

– Avec les officiers ! s'écria Lydia. Je suis étonnée que ma tante ne nous en ait rien dit.

– Il dîne dehors, se lamenta Mme Bennet. Ce n'est vraiment pas de chance.

– Puis-je avoir la voiture ? demanda Jane.

– Non, ma chérie, dit sa mère, tu ferais mieux d'y aller à cheval. La pluie menace. Comme cela, s'il pleut, tu seras obligée de rester à coucher.

– Ce serait un plan bien agencé, fit remarquer Elizabeth, si vous aviez l'assurance qu'ils ne proposent pas de la reconduire.

– Oh ! les messieurs ont dû prendre la calèche de M. Bingley pour aller à Meryton, et les Hurst n'ont pas de chevaux à atteler à la leur.

– Je préférerais de beaucoup y aller en voiture, dit Jane.

– Mais, ma chérie, ton père ne peut se passer des chevaux, cela ne fait aucun doute.

On en a besoin à la ferme, n'est-ce pas, monsieur Bennet ?

— On en a besoin à la ferme beaucoup plus souvent qu'il ne m'est possible d'en disposer.

— Si vous vous en servez aujourd'hui, mon père, glissa Elizabeth, ma mère va obtenir ce qu'elle cherche.»

Elle finit par lui arracher l'assurance que les chevaux n'étaient pas disponibles. Jane fut donc contrainte de prendre le sien. Sa mère l'accompagna jusqu'à la porte en répétant gaiement que l'on devait s'attendre à une vilaine journée. Ses espoirs ne furent pas déçus : Jane n'était pas depuis longtemps partie qu'il se mit à pleuvoir à verse. Ses sœurs s'inquiétèrent, mais sa mère était ravie. La pluie ne cessa pas de toute la soirée. Il serait à coup sûr impossible à Jane de rentrer à la maison.

«Quelle bonne idée j'ai eue là!» s'exclama Mme Bennet à maintes reprises, comme si tout le mérite lui revenait du déclenchement du déluge. Il lui fallut pourtant attendre le lendemain matin pour mesurer tout le succès de son plan. À peine avait-on fini de prendre le petit déjeuner qu'un domestique de Netherfield apporta pour Elizabeth le billet suivant :

Très chère Lizzy,

Je me sens fort mal ce matin et suppose que cela est dû à la pluie d'hier qui m'a trempée jusqu'aux os. Mes bons amis refusent de me laisser partir avant que mon état s'améliore. Ils veulent aussi que je voie M. Jones. Donc ne te tracasse pas si tu entends dire qu'il a été appelé pour moi. Mis à part

ma gorge qui est irritée et la migraine, je n'ai pas grand-chose.

Ta sœur, etc.

« Eh bien, ma chère amie, conclut M. Bennet quand Elizabeth eut achevé de lire pour le bénéfice de tous, si votre fille tombait dangereusement malade, si elle venait à mourir, ce serait un réconfort de savoir que tout était fait dans le dessein de captiver M. Bingley et en conformité avec vos instructions.

— Oh ! mais je ne crains pas du tout qu'elle meure. On ne succombe pas à de petits refroidissements sans importance. Ils prendront grand soin d'elle. Tant qu'elle reste là-bas, tout est pour le mieux. J'irais volontiers la voir si je pouvais disposer de la voiture. »

Elizabeth, dont l'anxiété était réelle, avait décidé de se rendre auprès de sa sœur malgré l'impossibilité de se faire transporter et, comme elle n'était pas bonne cavalière, il ne lui restait plus qu'à y aller à pied. Elle déclara que telle était son intention. Sa mère se récria.

« Comment peux-tu être aussi sotte ? Quelle idée, avec toute cette boue ! Tu ne seras pas belle à voir à ton arrivée.

— Je serai assez présentable pour voir Jane, et c'est tout ce qui compte.

— Dis-tu cela, Lizzy, intervint son père, pour que je fasse atteler ?

— Non, pas du tout. Je ne cherche pas à éviter de marcher. La distance n'est rien lorsqu'on obéit à un motif. Il ne s'agit que d'une lieue. Je serai de retour pour le dîner.

— J'admire l'activité à laquelle te conduit ton désir de bien faire, fit observer Mary, mais les impulsions de nos sentiments doivent se laisser guider par la raison et, à mon sens, les efforts que nous consentons doivent toujours être proportionnés à ce que les circonstances réclament.

— Nous allons t'accompagner jusqu'à Meryton», proposèrent Catherine et Lydia.

Elizabeth accepta leur offre, et les trois jeunes filles partirent de conserve.

«Si nous nous dépêchons, dit Lydia chemin faisant, peut-être aurons-nous la chance d'apercevoir le capitaine Carter avant qu'il parte.»

Une fois à Meryton, elles se séparèrent. Les deux benjamines gagnèrent le logement de l'une des femmes d'officiers, tandis qu'Elizabeth poursuivait seule son chemin, traversant prés et champs à vive allure, escaladant les échaliers¹ et sautant par-dessus les flaques dans l'impatience d'être vite arrivée. Elle finit par apercevoir la maison. Ses chevilles brûlaient, ses bas étaient crottés, et ses joues luisaient de tant d'exercice.

On la fit entrer dans la petite salle à manger où tout le monde excepté Jane était réuni à déjeuner, et où son apparition créa une vive surprise. Qu'elle eût pu faire toute une lieue à pied, si tôt le matin, par un temps aussi exécrationnel, et seule, pour Mme Hurst et Mlle Bingley passait presque l'entendement. Elizabeth sentit qu'elle s'était attiré leur mépris. Cela ne les empêcha pas de l'accueillir très poliment. Dans l'accueil de leur frère il y eut davantage que de la politesse, de l'enjouement et de l'affabilité. M. Darcy dit très peu de chose; M. Hurst ne dit rien. Le

ORGUEIL & PRÉJUGÉS



« Entrez chez Jane.
Vous allez voir
comme on y est bien. »
Marie-Aude Murail

Nouveau venu dans le comté, M. Bingley, jeune célibataire fortuné, est un cœur à prendre. Son ami, M. Darcy, est loin de recueillir les mêmes suffrages. Hautain, suffisant... les commérages vont bon train. Nulle jeune fille ne serait digne de lui ! Qu'à cela ne tienne, la pétillante Elizabeth Bennet se tourne vers Wickham, un officier aussi séduisant que charmeur...

Jane Austen n'a pas son pareil pour sonder la turbulence des cœurs et sa célèbre comédie de mœurs n'a pas pris une ride !

Traduit de l'anglais
par Pierre Goubert

Préface
de Marie-Aude Murail
et Constance Robert-Murail

« La délicatesse de son écriture, l'élégance du trait, la finesse psychologique et un sens affûté de la satire sont les qualités de celle dont on considère, à juste titre, qu'elle fut l'une des premières grandes romancières. »

Télérama

Pôlefiction



Orgueil et préjugés
Jane Austen

Cette édition électronique du livre
Orgueil et préjugés
de Jane Austen a été réalisée le 2 mai 2023
par Nord Compo
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 2023 par Maury Imprimeur
(ISBN : 9782075191241 - Numéro d'édition : 559392).

Code produit : U53110 - ISBN : 9782075191265
Numéro d'édition : 559394.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse